Madame de Staël Delphine, 1802 Lettre XXXV (extrait) quatrième partie. Lecture linéaire.

Delphine aimait Léonce et était aimée de lui, mais blessé par une fausse rumeur concernant Delphine, le jeune homme a épousé Mathilde par dépit. Lorsqu'il apprend la vérité, il propose à Delphine de quitter Mathilde ; cependant Mathilde, enceinte a supplié Delphine de renoncer à Léonce.

Delphine à Mathilde.

Paris ce 4 décembre.

Dans la nuit de demain, Mathilde, je quitterai Paris, et peu de jours après, la France. Léonce ne saura point dans quel lieu je me retirerai ; il ignorera de même, quoi qu'il arrive, que c'est pour votre bonheur que je sacrifie le mien. J'ose vous le dire, Mathilde, votre religion n'a point exigé de sacrifice qui puisse surpasser celui que je fais pour vous ; et Dieu qui lit dans les cœurs, Dieu qui sait la douleur que j'éprouve, estime dans sa bonté cet effort ce qu'il vaut 1. Oui, j'ose vous le répéter, quand j'aime mieux mourir qu'avoir à me reprocher vos douleurs, j'ai plus qu'expié 2 mes fautes, je me crois supérieure à celles qui n'auraient point les sentiments dont je triomphe.

Vous êtes la femme de Léonce, vous avez sur son cœur des droits que j'ai dû respecter ; mais je l'aimais, mais vous n'avez pas su peut-être qu'avant de vous épouser… Laissons les morts en paix. Vous m'avez adjurée 3 de partir, au nom de la morale, au nom de la pitié même, pouvais-je résister quand il devrait m'en coûter la vie ! Mathilde, vous allez être mère, de nouveaux liens vont vous attacher à Léonce, femme bénie du ciel, écoutez-moi : si celui dont je me sépare me regrette, ne blessez point son cœur par des reproches ; vous croyez qu'il suffit du devoir pour commander les affections du cœur, vous êtes faite ainsi ; mais il existe des âmes passionnées, capables de générosité, de douceur, de dévouement, de bonté, vertueuses en tout, si le sort ne leur avait pas fait un crime de l'amour ! Plaignez ces destinées malheureuses, ménagez les caractères profondément sensibles ; ils ne ressemblent point au vôtre, mais ils sont peut-être un objet de bienveillance pour l'Être suprême, pour la source éternelle de toutes les affections du cœur.

1 Dieu apprécie cet effort à sa juste valeur.

2 Réparé

3 suppliée

Introduction.

Delphine, est le premier roman de Mme de Staël. Il s'agit d'un roman épistolaire, qui s'inscrit dans la lignée des grands romans du XVIII comme Julie ou la Nouvelle Héloïse de Rousseau Publié en 1802, le roman suscite de vives réactions et Mme de Staël est exilée en Suisse. Ce roman par lettres présente une femme libre, passionnée, en opposition à la morale imposée par la société de son temps. Le texte proposé est un extrait de la lettre XXXV que Delphine adresse à Mathilde qui vient d'épouser Léonce dont elle est éperdument amoureuse. Dans cette lettre, elle évoque son renoncement à l'homme qu'elle aime et souligne la grandeur de son sacrifice et la force de son amour. Véritable héroïne romantique, Delphine revendique sa passion et la souffrance qui est la sienne.

Sa lettre se compose de deux parties : dans un premier temps L 1 à 7 Delphine énonce sa décision de renoncer à Léonce et souligne la grandeur de son sacrifice. Dans un deuxième temps L 8 à la fin elle revendique sa passion et sa sensibilité en s'opposant aux femmes de devoir.

I Le renoncement à Léonce et la grandeur de son sacrifice.

Le texte proposé est une lettre : un émetteur, « Delphine » s'adresse à un destinataire « Mathilde ». Notons aussi la mention de la date « Le 4 décembre » et le lieu de l'émission de la lettre « Paris » Un « je », celui de Delphine s'adresse par un « vous » à Mathilde. Delphine est plus âgée que Mathilde elle est une amie de sa mère et ce « vous » est d'usage dans la noblesse. La lettre débute par l'énoncé de la décision de Delphine de renoncer à Léonce. « Dans la nuit de demain, Mathilde, je quitterai Paris, et peu de jours après, la France » Elle évoque ici son départ et son effacement total. L'emploi des futurs traduisent d'emblée sa détermination et la fermeté de sa décision. Delphine apostrophe Mathilde et met en avant les raisons de son départ et de son renoncement : « Léonce ne saura point dans quel lieu je me retirerai ; il ignorera de même, quoi qu'il arrive, que c'est pour votre bonheur que je sacrifie le mien ». Pour elle, aimer ce n'est pas posséder l'autre ou chercher sa propre satisfaction mais c'est vouloir son bonheur. Elle se sent incapable d'être heureuse en faisant le malheur de Mathilde. Elle consent alors à renoncer à Léonce, renoncement qu'elle nomme « sacrifice » terme particulièrement fort.

Mais cet effacement est aussi l'occasion de rabaisser sa rivale : « J'ose vous le dire, Mathilde, votre religion n'a point exigé de sacrifice qui puisse surpasser celui que je fais pour vous » On remarque qu'elle apostrophe à nouveau Mathilde et souligne la grandeur de son renoncement. Elle s'inscrit en rupture avec la religion catholique « votre religion » et fait appel directement à Dieu, seul capable de prendre la mesure de son sacrifice : « et Dieu qui lit dans les cœurs, Dieu qui sait la douleur que j'éprouve, estime dans sa bonté cet effort ce qu'il vaut ». Elle met ici en relief la douleur qui est la sienne et revendique la supériorité de son sacrifice. Delphine confirme son éloignement des vertus chrétiennes en s'attribuant la gloire et les mérites de son renoncement : « Oui, j'ose vous le répéter, quand j'aime mieux mourir qu'avoir à me reprocher vos douleurs, j'ai plus qu'expié mes fautes, je me crois supérieure à celles qui n'auraient point les sentiments dont je triomphe » Delphine a conscience du caractère illicite de sa passion pour Léonce car elle est bien plus âgée que lui. Elle évoque « ses fautes » mais elle souligne ici combien son renoncement est grand. Elle est d'ailleurs prête à mourir comme le traduit la subordonnée concessive : « quand j'aime mieux mourir qu'avoir à me reprocher vos douleurs ! » Quand n'a pas ici une valeur temporelle et signifie « même si ». Elle adopte ici un ton sûr et le rythme accumulatif de la phrase traduit l'orgueil de Delphine qui semble appartenir à une élite admirable : « je me crois supérieure à celles qui n'auraient point les sentiments dont je triomphe » Ce sentiment d'être un être à part, un être d'exception, un être à la sensibilité exacerbée s'affirme dans la seconde partie de la lettre.

II Une héroïne romantique qui revendique sa passion. L9 à la fin

Pour justifier son renoncement à Léonce, Delphine rappelle la situation : « Vous êtes la femme de Léonce, vous avez sur son cœur des droits que j'ai dû respecter » C'est bien au nom de la morale qu'elle sacrifie son bonheur puisque Mathilde vient d'épouser Léonce. Pourtant elle rappelle son amour pour Léonce et évoque sa relation passée introduite par la conjonction de coordination « mais » qui marque l'opposition. « Mais je l'aimais, mais vous n'avez pas su peut-être qu'avant de vous épouser… » Les points de suspension en disent long mais Delphine ne poursuit pas et rappelle alors les supplications de Mathilde : « Vous m'avez adjurée de partir, au nom de la morale, au nom de la pitié même, pouvais-je résister quand il devrait m'en coûter la vie ! » Le verbe abjurer signifie ici « supplier » Delphine souligne combien son renoncement est grand car elle agit non pas pour se protéger de sa passion mais pour épargner Mathilde. Elle rappelle qu'elle est même prête à donner sa vie comme le traduit la subordonnée concessive : « quand il devait m'en coûter la vie ! » Quand n'a pas ici une valeur temporelle et signifie « même si » La dimension hypothétique est traduite aussi par l'emploi du conditionnel présent « devrait » et l'exclamation traduit son émotion. Dans les dernières lignes de sa lettre Delphine interpelle à nouveau sa rivale « Mathilde », « femme bénie »

et lui ordonne de l'écouter « Ecoutez moi ». Elle semble lui donner une véritable leçon et lui indiquer comment aimer. Lui donner des conseils, c'est aussi suggérer la médiocrité de Mathilde : « si celui dont je me sépare me regrette, ne blessez point son cœur par des reproches ; vous croyez qu'il suffit du devoir pour commander les affections du cœur, vous êtes faite ainsi » Elle oppose ici deux types de femmes et souligne les illusions de Mathilde « Vous croyez…mais il existe »

D'un côté, il y a des femmes comme Mathilde qui agissent au nom de la « morale » et du « devoir », de l'autre, il y a les femmes comme Delphine qui sont des femmes passionnées, dominées par leurs sentiments « des âmes passionnées, capables de générosité, de douceur, de dévouement, de bonté, vertueuses en tout, si le sort ne leur avait pas fait un crime de l'amour ! » L'énumération met en relief les qualités de ces femmes qui sont bien sûr celles de Delphine, véritable héroïne romantique, victime de l'ordre établi et de la morale. L'exclamation, la longueur de la phrase et les hyperboles traduisent d'ailleurs parfaitement le débordement d'émotions du personnage. Elle élève ses passions au rang de valeurs religieuses et invite Mathilde à reconnaître la grandeur de son renoncement et de sa souffrance. : « Plaignez ces destinées malheureuses, ménagez les caractères profondément sensibles ; ils ne ressemblent point au vôtre, mais ils sont peut-être un objet de bienveillance pour l'Être suprême, pour la source éternelle de toutes les affections du cœur » Les femmes de devoir se pensent supérieures aux autres car la société et la morale leur donnent raison. Delphine cherche à retourner ce point de vue. La grandeur de son sacrifice, sa sensibilité la rendent digne de la bienveillance divine. Les impératifs « plaignez » « ménagez » invitent à la reconnaissance de ces êtres de passion. Delphine a parfaitement conscience que sa sensibilité et son destin font d'elle un être à part condamné à la solitude et ces caractéristiques sont celles du héros romantique du début du XIX siècle.

Conclusion

La forme épistolaire permet au lecteur de se plonger dans l'intimité de Delphine véritable héroïne tragique « ni tout à fait innocente, ni tout à fait coupable » qui accepte de renoncer à l'amour par pitié pour sa rivale. A travers le personnage de Delphine, Mme de Staël célèbre la figure de l'héroïne romantique qui revendique sa passion et sa sensibilité et exprime sa révolte contre l'ordre établi qui ne reconnaît pas la valeur de la souffrance, les droits du cœur et condamne la sensibilité.